

Alarme

FERMENT OUVRIER REVOLUTIONNAIRE

" PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSONS-NOUS, SUPPRIMONS LES POLICES, LES ARMEES,
LA PRODUCTION DE GUERRE, LES FRONTIERES, LE TRAVAIL SALARIE
ARMES, POUVOIR, ECONOMIE AU PROLETARIAT. "

RACISME , ANTI-RACISME

TOUCHE PAS

A L'EXPLOITATION

DE CLASSE

TOUCHE PAS

A L'EXPLOITATION DE CLASSE

La société capitaliste qui nous domine et nous exploite profite de temps en temps de quelques bonnes idées qui viennent alimenter la misère plate dans laquelle ses rejets se meuvent et se meurent à petit feu. Le nouveau produit lancé à cet effet est un badge et un slogan qu'"SOS racisme" a eu le bonheur de commercialiser : "TOUCHE PAS A MON POTE". Le pote c'est l'étranger et plus particulièrement celui que l'on reconnaît aisément à la couleur de sa peau et à la place qu'il occupe généralement au plus bas de l'échelle sociale.

La réaction à cette campagne "humanitaire" ne se fit pas attendre de la part d'un Le Pen orgueilleux du pourcentage de voix qu'il obtient désormais aux élections. "TOUCHE PAS A MON PEUPLE" est son cri de ralliement qui a toutefois le mérite d'afficher sa répugnante conception du monde, sans fard et sans hypocrisie.

Au risque de choquer une fois de plus par nos positions intransigeantes taxées à tort de sectaires, nous allons critiquer ces deux campagnes idéologiques qui nourrissent en fait, même si l'une apparaît comme plus sympathique que l'autre, un même système d'exploitation.

Que certains tenants du système défendent ouvertement des valeurs aussi répugnantes que nauséabondes de la clique Le peniste n'a rien d'extraordinaire. Ce qui toutefois peut surprendre c'est que nombre d'ouvriers adhère à une campagne qui va à l'encontre de leurs intérêts immédiats et historiques. Mais cela est explicable lorsque le mécontentement des composants de la classe plus exploitée et méprisée ne se traduit pas nettement par une protestation d'ensemble et donc de classe contre la société marchande qui en est la cause. Le racisme n'est qu'une des expressions des multiples barrières qui séparent les hommes les uns des autres, de la non-existence de l'humanité, c'est-à-dire d'une entité réellement vivante, indivisible et solidaire. En réalité la xénophobie et le racisme sont des barrières mentales, reflet et à la fois déplacements des barrières réelles qui sont à la base de la division de l'humanité : les barrières socio-économiques des classes. Le racisme trouve un terrain fertile dans la honte et le dégoût profond de soi-même, la honte de sa soumission et de sa condition misérable. C'est ce qui explique que le prolétaire, sociologiquement parlant, est très souvent parmi les plus racistes. C'est tout simplement que pour éviter de trop se mépriser lui-même, avec sa lâcheté, ses vices, son ignorance (tant qu'il ne réagit pas révolutionnairement avec sa classe), il méprise un autre qu'il se force de considérer comme inférieur, ou comme ennemi lorsqu'il représente un concurrent sur le marché du travail.

Mais ce racisme là, ce ne sont pas les bavardages de pseudo-humanistes voulant avoir la conscience tranquille du haut de leurs privilèges de classe qui le feront disparaître. Et ce sont précisément ceux là en grande partie qui utilisent l'unité fictive de l'anti-racisme pour dévoyer le prolétariat de son unité de classe. L'anti-racisme n'est que le revers de la même médaille servant à aliéner la classe qui ne possède que sa force de travail à vendre.

La preuve de ce que nous venons d'affirmer saute aux yeux. L'acte passif et pacifiste qui donne bonne conscience, celui de porter le badge "Touche pas à mon pote" regroupe ipso facto toutes les composantes de l'échiquier politique, depuis la droite démocratique à l'extrême gauche, cela va donc du pote exploitateur (de gauche ou de droite) au pote prolo qu'il exploite.

Dans les faits la contradiction de classe apparaît nettement malgré l'unité fictive créée artificiellement. En effet le gouvernement anti-raciste et de gauche en France dont certains membres arborent le joli gadget est fier du con-

trôle de l'immigration qu'il exerce, des expulsions des sans papiers, de sa police capable de reconnaître un noir d'un blanc et d'un basané (ne pas trop se faire bronzer pendant les vacances est donc vivement recommandé). Ah ! oui, mais là ce n'est plus du racisme, ce sont les besoins légitimes de l'économie nationale qui priment, surtout lorsque cette dernière n'a plus autant besoin d'une main d'oeuvre étrangère à bon marché. Plus on avance dans l'observation de ce qui se passe réellement moins la différence avec Le Pen apparaît clairement. Un fait distinctif se maintient cependant. Pour la gauche au gouvernement il ne faut pas, anti-racisme oblige, trop toucher aux potes étrangers qu'elle accepte comme masse exploitable à l'intérieur de son territoire. Il faudrait avec ces derniers se comporter "humainement" puisqu'ils sont autorisés à se faire exploiter sur le sol national français. Cependant, vue qu'ils ont cette chance extraordinaire qu'ils ne viennent pas protester et surtout se mêler à une lutte révolutionnaire de classe ; prison nationale et expulsion leur sont offertes gratuitement si besoin est.

Voilà pourquoi principalement la campagne de SOS racisme est réactionnaire. En tant que communistes nous n'avons que faire de mouvements apparemment humanitaires qui n'attaquent pas la racine même du problème. De plus nous ne pouvons aucunement participer à des mouvements qui regroupent pêle-mêle dans un même but le peuple vivant en France toutes classes confondues.

En effet les bonzes syndicaux, les bureaucrates des partis dits ouvriers, les journalistes filtrant l'information, le ministre de la "culture", les curés, etc ne sont pas nos potes, mais des ennemis de classe, et par conséquent des ennemis de ceux qui veulent et peuvent s'attaquer aux causes du racisme. D'ailleurs quand la tendance à la société sans classes réapparaît ouvertement par l'action subversive du prolétariat, alors et alors seulement, le racisme disparaît au sein du prolétariat, sans du tout qu'il y ait eu lutte contre lui. Et ce même prolétariat est amené à lutter contre les anti-racistes ci-dessus nommés.

Au racisme, aux Etats avec leurs frontières et aux multiples barrières divisant l'humanité, nous ne mettrons fin qu'en atteignant leur base socio-économique. Abattre donc le capitalisme mondial, c'est-à-dire le mode de production basé sur l'exploitation de la force de travail du travailleur moyennant le travail salarié.

NOUS NE SOMMES NI FRANCAIS NI IMMIGRES, NOUS SOMMES DES PROLETAIRES QUI VOULONS CESSER D'ETRE CLASSE EXPLOITEE, ET CLASSE TOUT COURT.

LE PROLETARIAT N'A NI PATRIE, NI NATIONALITE. QU'ILS SOIENT RACISTES OU ANTI-RACISTES NOS EXPLOITEURS SONT NOS ENNEMIS.

NOTRE SEULE UNITE EST L'UNITE DE CLASSE.

*** ** * * * * *

Ecrivez-nous!
Prenez contact avec nous!
Militez pour la révolution
socialiste!

Dépôt légal 1^o trimestre 85
Directeur de la publication
Pierre Maréchal

Commission par.n°61890

SOUSCRIPTION

Pour développer la diffusion de nos idées en France, en Espagne et éventuellement dans d'autres pays, nous avons besoin de moyens financiers supérieurs à ceux qui sont les nôtres. Envoyez-nous votre soutien à l'ordre de : ALARME CCP n° 151628 U Paris.

ESPAGNE: GREVE AUX CHANTIERS NAVALS

La reconversion navale avec son plan de liquidation de 20 000 postes de travail (plus 50 000 dans chez les sous-traitants et industries dépendantes) a provoqué la réaction des travailleurs des chantiers navals, en particulier au Pays Basque et en Asturie, où de violents affrontements ont eu lieu entre la police et les ouvriers.

A cette occasion les organisations de gauche, d'extrême-gauche et les syndicats se sont encore distingués par leurs activités nationalistes et liquidatrices de toute tentative de lutte ouvrière?

Le PSOE a bien entendu pleuré sur le sort des travailleurs en déclarant qu'il s'agissait là d'un "mal nécessaire", la gauche et l'extrême-gauche répliquant qu'il fallait "négocier et investir", la seconde réclamant à la première une "unité ouvrière" c'est-à-dire, pour eux, syndicale.

La tactique syndicale a été très simple : traitement région par région et même chantier par chantier, le summum du radicalisme syndicaliste consistant à couper des voies de chemin de fer, des routes, à bloquer l'entrée d'une banque, à s'enfermer dans les ateliers, et à n'en sortir que pour manifester ou pour aller demander la solidarité à la mairie ou aux commerçants.

Nous présentons ici la conclusion d'un tract (diffusé au début de l'année) d'un groupe de camarades espagnols "Verdad Obrera" (*) dont l'évaluation du mouvement nous semble proche de la nôtre. Cependant il faut préciser que nous avons un désaccord avec eux sur la question de la crise économique de surproduction dont ils affirment l'existence et le caractère catastrophique et définitif pour le Capital.

Nous tenons ce texte en entier, en espagnol, à la disposition de tout lecteur intéressé.

Les objectifs des travailleurs, en tant que classe, ne leurs sont pas clairs. Ils veulent lutter contre les licenciements en s'accrochant à la logique - et les fondements - du capital, qui exige ces licenciements. IL NE SERT A RIEN AUX OUVRIERS DE PENSER, AVEC LA MENTALITE DU BOURGEOIS, A "MON" ENTREPRISE, A LA RENTABILITE, AU BENEFICE. Sauver la rentabilité capitaliste suppose notre sacrifice.

C'est pour cela que les travailleurs se débattent entre la soumission à la bourgeoisie et son gouvernement du PSOE et la protestation violente. D'une part, ils "exigent" (quelle "forte" parole) ... une négociation ! comme si l'on pouvait obtenir par là autre chose qu'une tromperie des négociateurs syndicaux, négociant comme d'habitude l'acceptation des licenciements .

D'autre part ces mêmes travailleurs n'ont pas incendié des bus ou des trains tant pour se défendre de la police, que comme démonstration de leur désespoir à ne pas être écoutés par leur "maître" le capital galicien, espagnol ou basque. Ce dépolement de violence montre bien de la combattivité, mais pas celle qui naît de la force, de l'unité, mais bien plutôt de l'impuissance et de la faiblesse, de la division et de la désorientation.

Nous avons vu la même chose à Euskalduna. Le comité d'entreprise, dans son communiqué publié le 24 décembre, se plaignait du traitement discriminatoire (plus de licenciements que dans les autres chantiers), du dédain de son potentiel technique, de ce que sa productivité était plus élevée que celle d'autres chantiers, de ce qu'on envoyait des navires à Séville et à .. Sestao ! (°) Comme on le voit il ne faudrait pas seulement licencier à Séville (Cadix ou Astanc) pour "sauver l'industrie

Astano) pour "sauver l'industrie d'Euskadi", mais encore il faudrait frapper Sestao pour sauver Euskalduna. Bel exemple de solidarité et d'unité ouvrières! Et tous -y compris l'EGIN- ont utilisé ces arguments (rentabilité, productivité pétitions, etc) pour diviser les ouvriers par régions et jusque par entreprises.

La lutte prenant un tel objectif, il devient difficile, et de peu de sens, de l'étendre, d'obtenir l'appui des autres travailleurs, même s'ils sont dans la même branche d'industrie. Ainsi, ceux d'Euskalduna acceptent de s'enfermer dans l'entreprise et pratiquement de ne plus en sortir, ce qui finit par leur abattre le moral, au lieu de servir à accumuler des forces pour lutter et obtenir l'appui de la classe.

Ceux qui précisément, ont injecté le venin diviseur et nationaliste, ont voulu occulter toute cette profonde faiblesse dans les positions de fond, par l'utilisation de lance-pierres, etc.

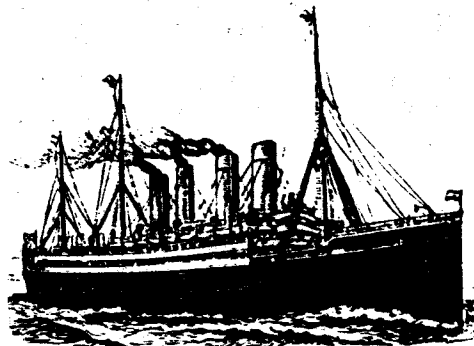
Cette violence a été le reflet, non seulement de l'auto-défense ouvrière contre la répression, mais surtout de la position désespérément sur la défensive pour sauver "son" entreprise. Cet isolement réel fut ce qui encouragea la répression brutale du gouvernement et de sa police. A partir de là, les limitations de la lutte d'Euskalduna furent manifestes, sans l'écran de fumée du radicalisme guerillero. Beaucoup de bruit pour rien. Empêtrés dans une confusion profonde par les syndicats et la gauche modérée ou radicale, TOUS nationalistes et diviseurs du mouvement ouvrier, les travailleurs ont du traiter avec le Fond (pour la reconversion et l'emploi. ndlr.).

Les bilans de LAB et EMK démontrent qu'ils continueront à pousser les travailleurs sur les mêmes brisées, avec toute leur apparence radicale et de syndicalisme de base. ELA et les CCOO serviront encore plus clairement le capital, permettant les licenciements ouvriers, sous couvert d'"opposition" au PSOE et à l'UGT.

L'expérience que nous devons recueillir d'Euskalduna ne consiste pas en ses consignes erronées ni sa violence désorientée, mais en sa tentative (trop tardive, hésitante et peu convaincue) d'unir sa lutte à celles de Fabrelec, Artiach, TCSA. Là se trouve notre véritable force. Là se trouvent les bases pour l'offensive qui pourra faire plier le capital, son Etat, le PSOE.

Nous devons ETENDRE et UNIFIER nos luttes à partir des intérêts généraux de la classe (qui ne connaissent ni frontières ni passeports) : AUCUN LICENCIEMENT, PLUS DE SALAIRE ET ALLOCATIONS PERMANENTES - OU DU TRAVAIL - POUR TOUS LES CHOMEURS. Ces trois consignes doivent regrouper tous les ouvriers -au travail ou chômeurs- contre l'offensive capitaliste. Et cela doit se comprendre comme un processus de LUTTES, non comme une grève générale d'un jour ou deux, et limitée à tel secteur ou telle région.

DEHORS LES SYNDICATS ! ASSEMBLEES ET COMITES REVOCABLES !
COORDINATION DES LUTTES ! PIQUETS DE PROPAGANDE POUR ETENDRE LA LUTTE !
NE LA LAISSONS PAS DANS LES MAINS DES SYNDICATS !



L'ensemble des consignes nous semble correct et décrit un cadre d'intervention et d'organisation pour la classe ouvrière.

Cependant nous émettons quelques réserves quant à la revendication de l'allocation permanente ("subsídio indefinido"). En effet, elle est plus démobilisante qu'unifiante par la consécration qu'elle effectue, de la séparation entre chômeurs et actifs ; de plus elle n'est pas une attaque du procès de production du capital. Le mot d'ordre de travail pour tous, d'autre part, s'il est unifiant, doit signifier pour nous un rejet explicite du droit au travail, et plutôt une revendication de "droit" à la paresse, par la diminution du temps et de la productivité du travail, la multiplication des postes, la suppression des activités parasitaires ou néfastes et la constitution de forces capables de l'imposer.

Par ailleurs, il est évident que dans la lutte-même, un tel cadre nécessite un contenu défini. En effet, il faut non seulement donner des orientations unifiantes pour la classe et destructrices pour l'accumulation du capital, mais aussi définir les mesures qui concrétisent cette orientation.

Cela signifie une lutte politique contre les appareils policiers et l'expropriation des commissariats, locaux syndicaux, sièges des partis. Cela implique aussi la paralysie (et non le blocage des portes) des banques, des bourses, bourses du travail, acteurs principaux des licenciements, gestionnaires cyniques de l'exploitation et de la misère dans le monde.

Comme corollaire, l'expropriation des biens de consommation et leur répartition générale assure la survie des travailleurs et la sensibilisation et l'extension de la lutte aux autres prolétaires.

C'est ce contenu qui permet en retour la coordination et la centralisation plus forte de la lutte, et une nette définition des frontières de classe.

(°) Euskalduna se trouve à Bilbao et Gestaio est voisin, Séville en revanche se trouve en plein sud de l'Espagne.

(*) pour tout contact avec "Verdad Obrera", écrire, sans autre mention à :
apartado 1598
20060 San Sebastian
Espagne

Permanences en France :

Paris : les seconds samedi de chaque mois de 14 à 16 h
au café au "rond point" métro Père la Chaise

Tours : tous les deux mois, le dernier samedi de 15 à 17h au
café "le bordeaux" place de la gare, soit le 29/6/85

Nancy : tous les deux mois, le dernier samedi de 15 à 17h au
café de la gare, place de la gare, soit le 27/7/85

Abonnements

ALARME
4 an... 4n° ... 20f
ALARMA
1 an ... 4n° ... 20f

Les paiements de publications et les abonnements doivent être effectués à l'ordre de
ALARME CCP n° 151628 U Paris

GREVE DE MASSE AU DANEMARK

A la suite de l'échec des négociations entre le syndicat national (pro-social-démocratie) et le gouvernement de droite du sieur Schülter sur la réduction du temps de travail de 40 heures à 35 heures et l'augmentation des salaires, ce même syndicat poussé par un mécontentement général, appelait à une manifestation pour le premier avril. Le gouvernement répliquait en décrétant la grève illégale. Aux 200 000 grévistes du privé faisait écho le secteur public (300 000 personnes) qui débrayait à son tour. De tergiversations en tergiversations, le syndicat national (L.O) décidait d'une grève générale pour le 12 avril. Cette grève générale marquait la fin du mouvement qui en s'officialisant par le biais syndical, perdait sa dynamique initiale.

Une fois de plus ce mouvement social assez fort par le nombre de prolétaires en lutte, s'est trouvé confronté au syndicalisme, et notamment aux "tillisdman" (délégués de base d'obédience stalino-trotskyiste) qui ont saboté la lutte, tout comme les shop-stewards anglais dont la responsabilité dans l'échec de la grève des mineurs anglais est évidente.

Contrairement à ce que prétendent certains, le prolétariat au Danemark n'a semble-t-il pas tiré les leçons des grèves des chantiers navals en Espagne, des mineurs anglais, des luttes en Belgique en 1983, montrant par là-même que la conscience de ses intérêts de classe n'est absolument pas un fait mécanique. A contrario, il montre que la domination de l'idéologie syndicalo/nationaliste reste encore une phénoménale barrière au passage à une lutte de classe située sur son propre terrain. Et ce au niveau d'une pratique sociale concrète et non seulement par la propagande idéologique.

Dans la plupart des mouvements sociaux de classe, la recherche de la solidarité est quasi instinctive. Ce besoin s'est manifesté au Danemark notamment par le débrayage du secteur public vers le privé, mais pour le prolétariat cette solidarité doit être une rupture, au pire, inconsciente, avec toutes les pratiques et magouilles qui le tirent et le ramènent à la "raison" de l'Etat capitaliste.

Qu'on le veuille ou non, la reprise de la lutte révolutionnaire de classe passe par une dénonciation et un affrontement ouvert contre toute forme de syndicalisme. En dehors de cette prise de conscience, la porte restera ouverte à tous les opportunistes, notamment capitalistes d'Etat. A cet égard, le rôle des "tillisdmen", au Danemark, marque de son empreinte réactionnaire le mouvement. Leur jeu pour briser les tendances auto-organisationnelles des prolétaires (assemblées générales, piquets de grève, délégations, etc) et les soumettre à l'appareil syndical a permis de briser sur le tas les potentielles affirmations d'une indépendance de classe pratiquement toujours embryonnaire dans la classe ouvrière.

Au même titre, la violence de certains manifestants au mépris de la légalité (de même que la grève) nous apparait davantage la caution que le langage radicalisé que l'appareil syndical et social-démocrate apporte pour empêcher l'affrontement avec l'Etat capitaliste et non avec son gouvernement. De plus, comme souvent, la classe ouvrière a collé au mot d'ordre syndical acceptant de poser au mouvement l'alternative gauche/droite : retour aux urnes, déliquescence de la combattivité au mieux.

Cette grève au Danemark est restée un mouvement isolé, non par le caractère d'attaque généralisée de la classe capitaliste sur le prolétariat international et du black-out de la presse, mais plutôt par son incapacité à poser une alternative à l'ensemble de la classe ouvrière internationale !

L'ensemble des réactions fragmentaires que celle-ci oppose au capitalisme, l'absence de riposte internationaliste à l'exploitation qu'elle subit, pose de façon critique la perspective communiste. La chappe de plomb qu'exerce sur elle l'ensemble des appareils politiques, syndicaux, religieux des défenseurs de l'ordre, devra être brisée pour ouvrir la voie à une remontée des luttes pour la révolution, l'abolition des classes et du salariat.

INTERVENTION:

LE F·O·R PERSISTE ET SIGNE

Révolution Internationale, organe en France du Courant Communiste International vient de pondre un article sur le FOR dans son numéro 132. Se prenant de plus en plus pour le berceau de la conscience de classe, RI envoie de-ci, de-là quelques avertissements aux organisations qui s'écartent du long chemin que reprend, selon lui, le prolétariat international vers son émancipation.

Si nous répondons par cet article à la prose de RI ce n'est pas dans le but de satisfaire quelques esprits avides de matchs polémiques entre groupe, qui hélas ! n'influent pas encore, même embryonnairement, sur le cours de la lutte de classe. Si nous le faisons, c'est pour réaffirmer une fois de plus la vision du monde qui est la nôtre, et parceque nous ne pouvons pas laisser passer un certain type de critiques. Cependant, ne voulant pas imiter les querelles d'enfants capricieux nous ne nous arrêterons que très peu sur certaines accusations relatives à notre absence d'activité révolutionnaire. De plus si cette inactivité était réelle, nous ne comprendrions pas qu'un groupe aussi sérieux que RI commette la bêtise de dédier une page entière à un groupe aussi inexistant que le nôtre alors que les années décisives (années 80) s'achèvent dans 5 ans et que les grèves ouvrières font rages aux quatre coins du monde d'après lui.

Depuis qu'il existe, le FOR, en tenant compte des forces réelles qui sont les siennes, est intervenu à contre-courant et donc contre le capital qui domine et qui écrase toute volonté de l'anéantir principalement au sein de la seule classe historiquement révolutionnaire, le prolétariat. La responsabilité première de l'échec du mouvement ouvrier entre les deux guerres jusqu'à aujourd'hui incombe principalement à la contre-révolution capitaliste d'Etat (ou stalinienne), mais cela ne peut nous empêcher d'avoir une opinion précise sur l'état actuel de la conscience révolutionnaire au sein du prolétariat. Or, et nous le maintenons, cette conscience est plus qu'en deça non seulement des possibilités historiques du communisme mais aussi des revendica-

tions immédiates susceptibles d'ériger la lutte vers l'unité de classe et la révolution sociale prolétarienne. C'est cela que nous proclamons dans notre presse et dans nos tracts, et c'est cela qui bouscule l'optimisme "scientifique" de RI voulant prouver qu'il intervient puisque désormais, selon lui, le cours historique est à la révolution. S'il intervient un peu plus aujourd'hui qu'hier tant mieux pour lui, ce n'est pas cela que nous critiquerons mais bel et bien le contenu de son activité s'il y a lieu de le faire, d'après notre point de vue, et ce au sein du mouvement d'ensemble contre la société de classe.

Parce que dans ses interventions le FOR ose mettre l'accent sur les faiblesses de la classe à laquelle il appartient, voilà que sa magesté RI le taxe d'un regard réprobateur de juge arbitre des luttes ouvrières, et ce qui est pire, l'accuse de participer objectivement à l'entreprise de démoralisation du prolétariat par la bourgeoisie. Le FOR qu'il comprenne ou ne comprenne pas la situation présente de la lutte de classe, serait, d'après RI, incapable "de mettre en avant certains enseignements pour le prolétariat international ; la nécessité de ne pas rester isolés dans un secteur, le vrai visage de la démocratie contrainte par la lutte de faire usage au grand jour de la répression contre les mineurs..."

Emporté par sa plume, RI exprime par ses simples affirmations hâtives sa nécessité chronique de se faire valoir, même s'il peut le réfuter par une phrase, comme représentant suprême de la conscience du prolétariat. En effet, camarades de RI, le FOR n'a pas attendu les récentes luttes (ultra limitées d'après nous) du prolétariat pour se faire une opinion quant à la nature des syndicats, quant à la nécessité de l'extension des luttes et de l'auto-organisation prolétarienne. Non seulement le FOR l'a toujours affirmé depuis qu'il existe, mais en plus il ne se contente pas de ce genre de banalités. Mais puisque le ton de ce que nous ne considérons que comme un torchon est vindicatif, nous voulons rappeler à RI son attitude opportuniste lors des luttes ouvrières à Longwy en 79.

Nous ne le faisons pas pour rappeler des événements passés et néanmoins récents, mais parce que ce même opportunisme est latent lorsque l'optimisme de RI l'emporte sur la raison (1).

En 1979 en Lorraine la lutte, bien que limitée d'un point de vue révolutionnaire faisait rage. Une marche sur Paris avait été envisagée en janvier par les ouvriers eux-mêmes. Ce n'est que le 23 mars que les ouvriers reçurent l'appui syndical pour une marche qui ne pouvait plus être que funeste. RI dans un tract daté du 23/3/79 appelle enthousiaste à cette manifestation : "votre venue en masse est UNE ETAPE IMPORTANTE DE LA LUTTE" L'idée en a surgi dans les rangs ouvriers". Le lendemain après la marche, RI sort un tract intitulé : "Après la marche sabotée, quelles perspectives ?", et introduit comme suit : " C'est la rage au ventre que des milliers de travailleurs ont dû quitter Paris le vendredi 23 mars fuyant les charges policières... de cette marche soigneusement préparée par la CGT il faut tirer un bilan. La classe ouvrière ne peut pas lutter encadrée, désarmée par les syndicats ! (2)

RI, comme tout groupe révolutionnaire digne de ce nom, est conscient depuis très longtemps du rôle ultra-réactionnaire du syndicalisme, et n'a par conséquent pas besoin des luttes de classes actuelles inhérentes à tout système d'exploitation pour se le prouver chaque jour. En tant que révolutionnaires nous n'avons pas à apprendre peu à peu quotidiennement avec l'ensemble de la classe ce que l'expérience du mouvement ouvrier a prouvé mille fois aux minorités plus conscientes et décidées. Sinon soit les minorités ne servent à rien, soit la révolution aurait triomphé depuis belle lurette puisque l'ensemble du prolétariat aurait assimilé l'expérience de ses luttes antérieures. En accord ou en désaccord avec elles, personne ne peut nier que le FOR avance des perspectives d'actions et des revendications visant à casser la dynamique du capital, c'est-à-dire son accumulation par l'extraction de plus-value créée par la force de travail d'une classe sociale. Que vient donc faire dans l'argumentation de RI une phrase telle que : "Ainsi prisonnier de ses schémas idéalistes, le FOR ne peut que mépriser les revendications immédiates, ignorer l'unité entre lutte économique et lutte politique".

Que RI relise ou lise dans "Pour un second manifeste communiste" le chapitre

intitulé "les tâches de notre époque" trop souvent taxé de programme minimum de transition par nombre d'imbéciles qui croient encore que l'avènement d'une société sans classes émanera d'une volonté divine.

Non RI, ce que le FOR méprise et combat ce sont les non-luttes syndicales, les grèves bidons, les manifs processions, en un mot tout ce que les défenseurs du capital inculquent chaque jour à des millions de prolétaires : le respect de l'économie nationale, la simple défense individuelle ou collective du poste de travail circonscrite par les besoins du capital lui-même, le cloisonnement hiérarchique entre travailleurs d'une part, et entre travailleurs et chômeurs d'autre part, enfin bref tout ce qui entrave l'unité consciente contre le vieux monde.

S'il est vrai qu'après la défaite désastreuse du mouvement communiste massacré par le bourreau stalinien non sans l'aide qu'il finit par recevoir de la capitulation trotskiste devenu son chien de garde, l'expression du mouvement ouvrier fut réduite pratiquement à néant, les révolutionnaires ne peuvent crier victoire à chaque escarmouche, ou en théoriser exagérément la portée historique. Actuellement les grèves, même et surtout lorsqu'elles sont massives n'ébranlent pas la base sur laquelle repose le système parce qu'encadrées à un moment ou à un autre par le syndicat. Sans mépris aucun pour nos frères de classes nous ne sommes pas de ceux qui bêlent en chœur, et encore moins de ceux qui jubilent dès que des ouvriers crient un peu plus fort et arborent quelques pancartes. Nous ne crachons pas sur les mobilisations ouvrières en soi, nous crachons sur ceux qui les orientent vers la plus plate acceptation de l'ordre existant, à Citroën comme à Creusot, à Longwy comme en Allemagne, aux Etats-Unis comme en Espagne.

Si nous n'avons pas parler de toutes les luttes dans Alarme, nous avons mentionné les principales contrairement à ce qui est dit dans votre article mensonger. Et si c'est le nombre de grèves commentées qui détermine la valeur révolutionnaire d'une organisation, le P"C" et Lutte Ouvrière n'ont rien à vous envier. Ceci étant, dans ce même numéro, RI pourra à nouveau se mordre les doigts à la lecture de notre appréciation des luttes en Espagne et au Danemark.

RI ne pouvait piétiner rageusement le FOR sans élargir sa critique à la vision globale que nous aurions du monde et des possibilités de sa transformation. Le FOR aurait une démarche idéaliste et qui plus est anarchiste. Pourquoi ? parce qu'il nie la crise économique et qu'en plus elle ne serait pas un facteur objectif nécessaire pour la révolution. Idéalistes nous le sommes dans un certain sens, mais uniquement dans celui de la défense des idées communistes. Anarchistes nous ne le sommes points, mais nous nous revendiquons de la trempe révolutionnaire et du combat inlassable que nombre d'entre eux ont su livrer à une époque où esprit subversif et dignité humaine avaient encore une signification et une importance parmi les révolutionnaires et dans l'ensemble de la classe. Mais dans leur acception philosophique nous ne sommes ni anarchistes, ni idéalistes, pas plus dans notre conception du monde que dans notre démarche.

Mais pour pouvoir lancer ses dards contre la proie qu'il vise, RI est obligé de déformer en quelques lignes les positions essentielles de sa victime pour ne considérer comme matérialiste que son économicisme à bon marché.

En effet, le FOR a toujours considéré le mode de production capitaliste comme progressif par rapport à tous les systèmes qui l'ont précédé. Mais il a toujours souligné que parce que ce mode de production perpétuait l'exploitation de l'homme par l'homme, il devait être combattu en tant que système anti-humain. Mais cela bon nombre d'ouvriers le firent depuis le début, sans malheureusement se trouver dans les meilleures conditions historiques pour balayer le règne millénaire de l'exploitation. Mais le combat social d'un mouvement ouvrier chaque fois plus conscient et plus fort se mouvant dans le cadre d'un capitalisme qui s'étendait pour dominer la totalité du monde trouva sa concrétisation pratique dans la première vague révolutionnaire internationale initiée par la révolution prolétarienne en Russie. Ce fait prouve en lui-même la caducité du mode de production capitaliste. A partir de là, seule la révolution communiste est à l'ordre du jour malgré la croissance des forces productives. Et qui peut nier la croissance des forces productives depuis l'échec de la révolution prolétarienne internationale ? Le capitalisme en était-il pour autant encore un système progressif ? C'est là où les raisonnements à la sauce RI deviennent du matérialisme vulgaire, leur dia-

lectique une masse inerte nécessitant la crise économique comme justification d'une lutte anti-capitaliste quand elle existe. Nous n'allons pas nous étendre maintenant sur ce sujet. Que RI et tous les autres relisent ce que nous avons écrit en montrant un peu plus de jugeote désormais. Et sinon qu'ils n'écartent pas d'un revers de main ce qu'ils n'ont pas pris la peine de comprendre. D'ailleurs contrairement à ce qu'affirme RI dans son article, non seulement nous avons nié la crise économique pendant les années 70, mais nous la nions également pour aujourd'hui. A moins de considérer le chômage et la misère prolétarienne comme facteurs de crise économique à eux seuls. Auquel cas le capital serait en crise depuis qu'il existe. Donc il n'aurait été ni progressif, ni décadent. RI serait donc idéaliste à son tour d'après son propre raisonnement.

RI, encore une chose et nous finirons cette fastidieuse mais nécessaire réponse. Nous ne comprendrions pas, d'après vous, comment la conscience se développe dans la classe et par conséquent comment elle peut régresser à la suite notamment d'une contre-révolution. Et c'est à nous que vous dites cela ! On ne connaît déjà pas notre latin, mais là vous allez nous le faire perdre définitivement. Nous qui expliquons le manque de perspective révolutionnaire au sein de la classe essentiellement par la contre-révolution russe, et la transformation de la Russie en un impérialisme policier ayant su garantir l'ordre capitaliste mondial partout. Ce qui précisément peut ouvrir certaines perspectives aujourd'hui ce n'est pas la soi-disant crise économique ou une future possible crise de surproduction mais le poids chaque fois plus faible qu'exerce la mystification de la "patrie du socialisme". Bien qu'à travers ses diverses tentacules les appareils capitalistes au sein de la classe ouvrière pèsent encore trop considérablement, c'est du refus de ce qui se passe dans les pays mensongèrement appelés socialistes que peut s'affirmer une classe encore dominée par le syndicalisme et ceux qui défendent conditionnellement ou inconditionnellement la plus belle escroquerie criminelle de l'histoire de l'humanité. Sur ce thème également vous devriez lire ou relire ce que nous avons toujours affirmé avant de parachuter sur une feuille de papier vos nombreuses inepties.

Mais RI au mépris des faits eux-mêmes s'aventure à dire, après avoir souligné notre incompréhension de ce qu'est le

développement de la conscience de classe :
"... et c'est ainsi qu'il vient nous parler de révolution en Espagne à la fin des années 30, alors que les prolétaires s'y font massacrer sur l'autel de la démocratie ou du fascisme."

Deux choses, "bilanistes" (3) de RI ! Nous n'avons jamais nié que le prolétariat a été vaincu en Espagne, et ce grâce à l'effort gigantesque effectué par le pouvoir contre-révolutionnaire de Moscou. Le vrai problème est que pour RI le prolétariat mondial est définitivement vaincu à partir de 1923 et que le cours qui s'ouvre alors est celui de la guerre impérialiste. Les grèves innombrables et incessantes de 1931 à 1936 (dont une insurrection en 34 dans les asturies), bagatelles pour RI (et nous ne parlons pas des grèves dans d'autres pays). Les curés, les patrons poursuivis et anéantis par les prolétaires, aventurisme anarchisant sans doute. Les expropriations, les collectivisations, les comités-gouvernements, les milices ouvrières, un arsenal de mesures anti-fascistes contribuant "au massacre de la classe ouvrière sur l'autel de la démocratie ou du fascisme". Et encore faut-il oublier que le P"C" proclamait mitrailleuse en main " CEUX QUI PARLENT DE REVOLUTION SONT DES AGENTS DE FRANCO ".

Par contre les années 80 sont les années décisives. Le cours est à la révolution. N'importe quelle mobilisation ouvrière est applaudie frénétiquement par RI. Toute défaite devient une promesse de victoire, même lorsque les projets de licenciements par le capitalisme réussissent un par un. Non.RI, même si ce n'est qu'en se mobilisant que le prolétariat est susceptible

de devenir une classe révolutionnaire, il ne faut pas surestimer le niveau de conscience révolutionnaire du prolétariat aujourd'hui.

C'est pour cela que nous disons que sans conscience révolutionnaire pas de victoire ouvrière, en nous incluant évidemment comme facteur actif au sein du prolétariat dont le mouvement pourra nous faire modifier certaines de nos positions. Nous ne sommes pas de ceux qui ne croient pas au potentiel révolutionnaire de la classe. Nous n'abdiquons pas face au capital, nous reconnaissons sa force énorme de domination lorsque nous constatons les énormes limites actuelles du mouvement ouvrier.

Tant que le prolétariat ne sera pas dans un mouvement ascendant, conscient et donc révolutionnaire, nous nous situons à contre-courant. C'est ce qui se passe encore aujourd'hui parce que nous ne nous trouvons pas encore dans une situation pré-révolutionnaire. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat en disant cela. Mais nous avons la prétention d'être un des facteurs qui contribueront à l'apparition d'une situation où tout retour en arrière sera impossible. C'est pour cela entre autre, que RI se rassure, que nous ne pouvons nous transformer en cercle d'étude ou autre. Et si jamais le FOR pouvait s'avérer un frein pour le mouvement de subversion, ou il devra rectifier ses positions, ou il devra disparaître sous peine d'être détruit par un mouvement qui l'aura dépassé. L'organisation n'est pas notre but, mais un moyen pour l'atteindre.

(1) Nous parlons d'optimisme latent, mais au moment de mettre sous presse un tract de RI tombé entre nos mains appelle à la manifestation organisée par la CGT à Paris. Le mot latent n'a plus sa place dans notre article. Ce tract est à la disposition de qui voudra bien le lire.

(2) Ces tracts sont disponibles à notre adresse.

(3) De la tendance Bilan, groupe ayant maintenu des positions de classe dans les années 30, mais refusant de voir un mouvement révolutionnaire en Espagne.

"Révolution Internationale": RI BP 581

75027 PARIS Cedex 01 page 11

FEMME! PAS D'EMANCIPATION

SANS REVOLUTION

Chaque année le 8 mars, journée internationale de la femme, est l'occasion pour les féministes de s'approprier une fête d'origine ouvrière. En effet, elle date de 1908, lorsqu'à Manhattan (New-York) les ouvrières du textile décidèrent de manifester lançant des mots d'ordre qui étaient loin d'être féministes. Parmi les revendications il y avait la journée de 8 heures, l'abolition du travail des enfants, le droit de vote pour les femmes etc... Jusqu'à la naissance du féminisme et pendant longtemps les luttes des femmes prolétaires s'inscrivaient dans la lutte de classe du prolétariat. La femme prolétaire a eu la force d'agir et de se révolter lorsque le capitalisme l'a contrainte à rejoindre les rangs des esclaves modernes. Elle crie sa colère et manifeste sa rage en tant que membre d'une classe et non d'un sexe. Quelle différence avec nos féministes d'aujourd'hui qui semblent oublier l'origine de la double oppression de la femme. Ces honorables dames se trompent délibérément de cible. Le méchant et vilain être appartenant au sexe masculin est le responsable de tous leurs malheurs. Elles oublient que c'est un système économique et social qui détermine toujours les rapports entre les individus.

Le mouvement féministe, au même titre que les écologistes, anti-racistes etc... n'agit qu'au nom d'un secteur de la société. Il offre des remèdes afin de mieux soigner la société capitaliste. Pour nous il s'agit d'enterrer une fois pour toute ce système moribond et putréfié. Les féministes ne voulaient pas admettre que le seul responsable de la misère des individus est une organisation sociale basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Les féministes ne comprendront jamais que la seule solution possible pour le progrès global de l'humanité ne peut être que la révolution. L'exploitation des individus n'est pas exercée par un sexe mais par une classe.

Dans la société où nous vivons la femme prolétaire est doublement opprimée. Tout d'abord par sa condition d'esclave salariée, ensuite en tant que femme opprimée au foyer où elle doit assurer le "bien-être" de la famille. Elle doit obéir à son mari qui, tant qu'il ne se révolte pas contre le système qui l'opprime lui aussi, déploie toute son agressivité et son autorité contre sa femme. Il faut ajouter à cela que tout le système veut qu'elle reste soumise et prisonnière de son foyer même si elle est obligée d'en sortir pour aller vendre sa force de travail. Du point de vue de l'exploitation la situation d'une femme ouvrière est deux fois plus pénible que celle d'une femme au foyer. Car il faut ajouter à la soumission et au mépris dont elle est l'objet les dépenses physiques et morales du travail salarié. Elle doit assurer la survie du capitalisme et de la famille. Cette situation est indéniable. Mais les femmes ouvrières doivent comprendre que leur situation de double exploitation est la conséquence d'un système social et non de la volonté des "machos".

Malgré une apparence de supériorité l'ouvrier subit les conséquences néfastes du capitalisme avec la même brutalité que la femme ouvrière. C'est ainsi que de la même manière que la femme doit être soumise, obéissante et rester toujours à l'écart, l'homme doit faire preuve de courage même si ses capacités ne le lui permettent pas. Il est forcé d'être une espèce de super-homme qui ne doit jamais décevoir. Les sentiments connaît pas. Un homme ne pleure jamais ! Même s'il en a envie. Bref l'homme est sujet à autant de mutilation que la femme. Tous les deux sont victimes d'une société qui nourrit les antagonismes entre les individus donnant vie au racisme, machisme, féminisme etc. Le capitalisme évite ainsi les affrontements de classe qui lui seraient mortels.

A première vue la situation est à l'avantage de l'homme. D'une certaine manière c'est vrai, car certaines miettes que le système capitaliste donne au prolétariat sont encore réservées à l'homme. Par exemple un homme peut aller librement voir un match de foot avec ses copains tandis que la femme prolétaire peut difficilement aller au cinéma avec une copine sans rencontrer un grand nombre d'obstacles (la garde des enfants, les repas etc...) qui finit par la décourager. Mais ces quelques misérables avantages que l'ouvrier peut avoir sur l'ouvrière n'ont aucune importance si l'on songe à tout ce dont le capitalisme prive l'humanité. C'est pour cette raison que les hommes et les femmes prolétaires doivent s'unir pour combattre ce système basé sur la ségrégation de classe.

D'autre part certains groupes se réclamant du socialisme (trotskistes et autres) estiment que la libération de la femme doit forcément passer par l'intégration de celle-ci aux affaires de l'Etat et à la production. C'est-à-dire devenir soit une esclave moderne, soit un bourreau chargé de perpétuer l'existence des classes. Nous ne voulons de Thatcher ni de Bouchardeau. Ces groupes affirment que l'intégration de la femme à la production est la condition première pour sa libération. Nous disons à cela que le travail salarié en lui même n'a jamais libéré personne car sans conscience révolutionnaire une femme ouvrière restera soumise même si elle est salariée. Les révolutionnaires ne doivent pas se contenter de simples améliorations circonscrites dans le cadre du capital. Nous ne préconisons pas des revendications démocratiques que n'importe quel Etat capitaliste peut octroyer aux femmes et ainsi apaiser leurs esprits. Les femmes ne sont pas des êtres inférieurs et faibles qui doivent se contenter de simples miettes charitables. Leur rôle est de prendre leur destinée en main et de détruire la société qui les opprime.

Pour ces groupes qui ne sont qu'une fraction du capital puisqu'ils défendent les rapports économiques marchands, même dans leur société soi-disant communiste, la libération de la femme signifie la prise en charge par celle-ci des tâches les plus pénibles réalisées jusqu'à présent par les hommes. Sans s'y tromper ils peuvent affirmer que la condition optimale pour la libération de la femme se trouve en Russie, car 51% de la force de travail est fournie par elle. Elles conduisent des trains, pilotent des avions, dirigent des entreprises, travaillent dans l'agriculture et le bâtiment. Bref c'est l'exaltation de la femme par le travail salarié. De plus certains gauchistes assurent que l'intervention militaire russe en Afghanistan ouvre la possibilité de libérer la femme de l'esclavage du voile. Mais de quelle façon ces femmes sont libérées ? en intégrant les rangs de l'"armée rouge" d'occupation. Mais quelle différence pour la femme de porter le voile ou le képi ? Aucune ! Car cette situation ne supprime pas la cause principale de son asservissement dans la famille et dans la société.

L'émancipation réelle de la femme n'est possible que dans une société communiste basée non seulement sur une nouvelle réorganisation économique mais également sur des rapports sociaux nouveaux. Il est faux d'affirmer que l'union des femmes des deux classes opposées mènera au communisme. Seule la lutte de tous les exploités assurera l'émancipation des femmes et des hommes.

VOUS AVEZ DIT CONCRET ?

REVOLUTION SOCIALE !

Il est rare de rencontrer un individu qui soit satisfait de sa vie ou plutôt de la vie qu'il subit pour exprimer un sentiment plus général. Nous -qu'on nous excuse d'anticiper- parlerions plus de sa survie. Même s'il n'a pas conscience à chaque instant de la dégénérescence et des cataclysmes, tel que la guerre mondiale, qui menacent l'humanité, il ne cesse pas en toute occasion d'incriminer parfois jusqu'au ridicule la Vie, le Monde, les hommes et pourquoi pas la Météo...

Il n'est pas rare non plus de le voire osciller entre un comportement désespéré et un amour quasi religieux de sa condition au gré des tourmentes d'une société dont les rapports sociaux marchands dominent totalement les hommes. Il ne manque pas d'escrocs reconnus et reconnaissables à l'instar des spécialistes de la vie en société (des non-parvenus à l'affût préfèrent l'expression de vie communautaire voire "communiste") avec leurs valises de projets ou des contre-projets pour exploiter cette situation afin de s'offrir une position sinon prestigieuse, au moins confortable au sein d'une société violente, injuste et contraignante. Nous n'insisterons pas plus car face au "mal de vivre" qui fait jacasser la terre entière, nous n'avons aucun paradis à promettre, nous n'en possédons ni les moyens ni le désir.

Notre parti pris est aussi évident que notre volonté consciente de rompre avec les états d'âme, les méthodes de penser et les prétendus moyens d'action que nous impose, par les médias, la société capitaliste dont la caractéristique essentielle et la survie comme forme de société demeurent l'exploitation de l'homme par l'homme. C'est, il faut le souligner, cette société qui domine de l'Ethiopie au Japon en passant par la Russie, qui domine mondialement. En effet, où que l'on soit, aucune survie n'est possible sans le commerce de la force de travail. Par conséquent aucun "mal" particulier, aucune conséquence de ce système contraignant (ci-joint la liste habituelle et non restrictive: le massacre des hommes et de la nature, la condition féminine, la faim, le chômage, le racisme...) sinon tous à la fois, ne s'imposent immédiatement comme une priorité en soi, encore moins comme le prétendent les gauchistes, une étape à franchir dans les cadres du système pour susciter une soit-disant "prise de conscience".

Soit dit en passant, cette conscience n'est absolument pas une action pratique mais un ensemble de vœux pieux, une idéalisation schématique et religieuse de l'homme faisant abstraction des conditions sociales. Pour insuffler cette conscience, ou pour en opérer la prise, avec toute la mentalité doctorale, méprisante que cela suppose, il faudrait vouloir et pouvoir dominer des rapports sociaux reposant sur la pire injustice et la pire inconscience : l'exploitation de l'homme par l'homme encore une fois ! Nous n'insisterons jamais assez sur ce point car il constitue la rupture fondamentale par laquelle commence le communisme. En effet le communisme est un combat pour supprimer la racine de toutes les oppressions, la division de l'humanité en classes. Ce n'est certainement pas une vision idyllique et bornée de n'importe quel individu broyé par le capitalisme, justifiant sa passivité ou ses compromis avec la réalité du système par la passivité générale toutes classes confondues ou par l'incapacité temporaire de la classe ouvrière. Dès lors on comprend pourquoi et dans quelle mesure le communisme est avant tout un combat de classe.

C'est celui du prolétariat contraint d'augmenter sans cesse une richesse sociale qui s'étale devant lui comme un objet de culte c'est-à-dire globalement intouchable. Celui du prolétariat contraint de vendre sa force de travail pour faire survivre le système d'exploitation et sa condition de classe opprimée. Celui du prolétariat dépourvu socialement de toutes possibilités de se cultiver y compris et surtout du point de vue révolutionnaire (ce qui explique en partie son imperméabilité au tacticisme gauchisant pour lequel il n'existe que comme pâte à modeler). C'est cette condition qui l'empêche de savoir et de remettre en cause de façon générale et pratique telle ou telle oppression particulière. Il ne peut nier l'inhumanité du système sans nier sa propre condition et par là la source de toutes les oppressions. Autant de raisons matérielles pour que le prolétariat révolutionnaire veuille cesser préalablement d'être une classe exploitée, et non demeurer un troupeau d'esclaves anti-racistes, amoureux des paquerettes ou, quel comble, réclamant le droit au travail sans aucune considération de classe, c'est-à-dire de communauté d'intérêt telle que nous l'avons définie précédemment.

Il n'est pas besoin de sortir de Saint-Cyr ni même d'être un révolutionnaire professionnel pour finalement comprendre que la classe ouvrière ne doit pas être nécessairement moins mais plus du tout exploitée et que cela signifie un ensemble de mesures pratiques à réaliser afin d'affaiblir puis dans la foulée, de détruire le capitalisme. C'est de cette nécessité et de cette volonté dont dépendent à la fois l'indispensable Unité de Classe Internationale ainsi que la non moins indispensable Dictature de classe.

D'aucuns, sociologues promus révolutionnaires par l'affirmation d'un nouveau "mode de vie" de même que leurs équivalents jésuitiques, apôtres de la révolution politique préalable, nous accuseront de rester dans les limbes de la Théorie marxiste (notez au passage leur savoir ou leur référence "incontestable"). Il est toutefois bon de noter que l'un et l'autre, du haut de leurs chaires, repoussent le communisme à la fin des temps ou veulent l'accomplir de façon magique. Il est par contre obligatoire de préciser que l'un et l'autre négligent ou refusent de combattre pied à pied les efforts de la contre-révolution stalinienne (ses résidus gauchistes et syndicalistes compris) pour occulter la dynamique sociale du capitalisme et pour empêcher conséquemment toute révolution sociale.

C'est donc à la fois le but et les moyens de celle-ci que nous devons réaffirmer avec force. Il est commun d'admettre que le prolétariat produit plus qu'il ne consomme, limité en cela par son salaire et qu'il dégage un sur-travail social assimilable, dans le sys-

tème du salariat, à de la plus-value. Certains vont jusqu'à admettre que le salaire équivaut à la reproduction de la force de travail. Notre intransigeance vis-à-vis des généreux esprits stoppant leurs concessions à cette remise en cause latente pour lui préférer les "avantages" concrets des tactiques immédiatistes, concerne précisément cette reproduction.

En effet les conditions de celle-ci ,c'est à dire la situation matérielle de la classe sont soumises à des conditions techniques données obtenues par la transformation d'une partie de la plus-value déjà extraite. Compte tenu de la concurrence internationale et des capacités productives de la technologie la plus avancée, il est évident que les capitalistes ou capitalismes nationaux, propriétaires des instruments de production, non seulement accaparent mais orientent prioritairement la plus-value vers la constitution d'une technologie de plus en plus sophistiquée et abrutissante au détriment des moyens de subsistance de la classe ouvrière. Puisque le but de la révolution sociale est

de mettre les moyens de production au service de l'humanité sans distinction de race, sexe, etc, le prolétariat compris comme une classe internationale et révolutionnaire doit, sans plus attendre, "adopter un programme de revendications (de mesures pratiques) qui concordent avec les possibilités maxima de la technique et de la culture moderne mises au service de l'humanité" (Pour un second manifeste communiste) afin de se réappropriier le sur-travail social utilisé sous forme de plus-value par les capitalistes, contre le développement de la société.

C'est dans cet esprit que le F.O.R a adopté un programme révolutionnaire condensé dans les "tâches de notre époque" (Pour un second manifeste communiste) qu'il soumet au jugement et à la volonté concrète du prolétariat révolutionnaire d'en finir une fois pour toute avec la situation matérielle que lui réserve le capitalisme décadent.

PUBLICATIONS DU F.O.R

EN FRANCAIS

<i>Parti-Etat, stalinisme, révolution : G.Munis</i>	25,00
<i>Les syndicats contre la révolution : B.Péret, G.Munis</i>	25,00
<i>Les révolutionnaires devant la Russie et le stalinisme mondial (reproduction de l'édition de 1946) G.Munis</i>	25,00
<i>Le manifeste des exégètes (reproduction de l'édition de 1946) B.Péret</i>	25,00
<i>Fausse trajectoire de Révolution Internationale</i>	5,00
<i>Alarme spéciale organisation (n°13)</i>	5,00
<i>Alarme collection complète par 10 numéros</i>	30,00
<i>Pour un second manifeste communiste</i>	20,00
<i>Analyse d'un vide, cinquante ans après le trotskisme</i>	25,00

EN ESPAGNOL

<i>Jalones de derrota, promesa de victoria : G.Munis</i>	80,00
<i>Pro segundo manifesto comunista</i>	20,00
<i>Llamamiento y exhorto a la nueva generación</i>	15,00
<i>Trajectoria quebrada de Revolución Internacional</i>	5,00
<i>Explicación y llamamiento a los militantes, grupos y secciones de la IV internacional (1949)</i>	15,00
<i>Analisis de un vacío, cincuenta años despues, el trotskismo</i>	25,00
<i>Los revolucionarios ante Rusia y el stalinismo mundial (1946)</i>	25,00
<i>El SWP y la guerra imperialista (1945)</i>	25,00
<i>Reproducción por tema de "ALARMA" 1era y segunda serie (1958-1976) : Revolución social y luchas de clase en España, Consciencia revolucionaria y decadencia capitalista, Situación internacional y luchas proletarias, Rusia, China, Cuba y satelites ; C/U</i>	35,00

ITALIE - GRECE

<i>Per un secondo manifesto comunista</i>	20,00
<i>La gauche communiste en Grèce (1918-30)</i>	30,00

"TOUTEFOIS, NUL DECLIN N'A COMMENCE, A L'ENCOTRE DE CE QUE PENSENT TANT DE MARXISTES VULGAIRES, PAR LA DESTRUCTION DU POTENTIEL ECONOMIQUE. DANS CE DOMAINE IL EST, AVANT TOUT, UN DECALAGE GRANDISSANT ENTRE CE QUE LE VIEUX SYSTEME ACCOMPLIT ET CE QUE POURRAIT ACCOMPLIR UN NOUVEAU SYSTEME, LA POSSIBILITE NON REALISEE ENTRAINANT UNE DECOMPOSITION DE TOUTES LES VALEURS CREEES PAR L'ANCIENNE CIVILISATION, DEPUIS LES MOEURS JUSQU'AUX REGIMES POLITIQUES ".

(in Parti-Etat, stalinisme, révolution, G.Munis)

LISEZ " L'ARME DE LA CRITIQUE" !

supplément à "ALARME"

Prix du numéro 15f, soit 30f pour l'abonnement annuel.

Pour toute correspondance:

ALARME BP 329
75624 Paris cedex 13

SOMMAIRE:

- Touche pas à l'exploitation de classe 2
- Mouvement sur les chantiers navals 4
- Grève de masse au Danemark 7
- Intervention: le F.O.R persiste et signe 8
- Femme! pas d'émancipation sans révolution 12
- Vous avez dit concret? révolution sociale! 13